

« Les Jours heureux », le film de Gilles Perret, racontent l'histoire du Conseil national de la Résistance, non pour commémorer, mais pour ouvrir une fenêtre sur l'avenir. Si les politiques citent à l'envi la Résistance, les jeunes générations semblent, elles, vouloir s'en inspirer. Bonne nouvelle.

Le CNR en août 1944 et le débat, organisé autour du film entre le réalisateur, d'anciens résistants et des responsables d'organisations de jeunesse.

Avec le CNR, les résistants un espoir: tout est possible

Plus d'un passant sera surpris en découvrant l'affiche du film de Gilles Perret, « les Jours heureux ». De quoi parle-t-on? Pas de la France de 2013, à coup sûr, mais de celle qu'une poignée d'hommes imaginaient en... 1943. C'est dans une France occupée où le peuple avait perdu toute souveraineté, exsangue économiquement, que des hommes se sont rassemblés pour imaginer la France d'après. Dans cette France où rien ne semblait possible, ces hommes ont dit au contraire: « Tout est possible! » Immense mérite du film: raconter l'histoire du Conseil national de la Résistance—aussi fondamental dans l'histoire du pays—est inédit. Pour la première fois, images d'archives, résistants, historiens s'attachent à cette page glorieuse qui changea la face de la France. Les acteurs connus de l'époque, comme Raymond Aubrac, Daniel Cordier, secrétaire de Jean Moulin, Robert Chambeiron, secrétaire du CNR, ou Stéphane Hessel, témoignent de ce temps mais surtout se projettent aujourd'hui.

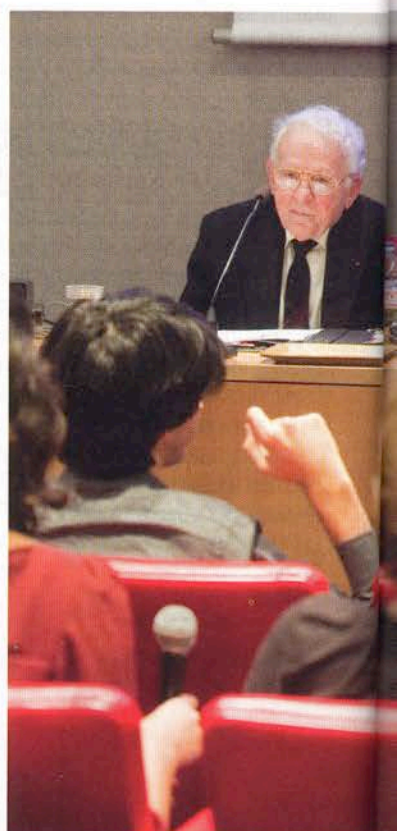
Les pas de Léon Landini, ancien FTP-MOI, guident le spectateur des actes de résistance d'une France occupée à ceux d'aujourd'hui. Une histoire qui a tant marqué la France que tous les politiques actuels se sentent obligés de faire référence au CNR, quitte à le vider de son contenu. C'est cette utilisation « iconique » de la Résistance, selon le mot

Raymond Aubrac, Daniel Cordier, Robert Chambeiron ou Stéphane Hessel témoignent de ce temps, mais surtout se projettent aujourd'hui.

de l'historien Nicolas Offenstadt dans le film, qui est questionnée par Gilles Perret. Cette narration d'une résistance désincarnée, réduite à des faits d'armes sans idées directrices, conduit les jeunes générations à ne plus savoir comment ont été gagnées les conquêtes qui constituent le « modèle social français ». Un écueil dont les responsables des organisations de jeunesse d'aujourd'hui semblent parfaitement conscients. « Il faut faire connaître cette his-

toire, très méconnue chez les jeunes, d'autant qu'enseignement et commémorations nationales ne sont pas du tout à la hauteur », regrette Nordine Idir, secrétaire général des Jeunes communistes. Faire connaître mais surtout faire résonner avec l'actualité. Pour Laura Chatel, secrétaire fédérale des Jeunes écologistes, « les résistants nous ont donné une leçon à retenir, c'est que tout est possible. Aujourd'hui on nous dit que rien ne l'est, c'est une réponse aux réalistes d'aujourd'hui ».

Nordine Idir voit même dans la période actuelle « une terrible actualité » du programme du CNR, « quand on constate comment les puissances de l'argent sacrifient les droits ». Alors que tout pousse au recul, le rappel historique appelle la jeune génération à envisager des conquêtes nouvelles. « On a besoin d'utopie et d'ambitions transformatrices, explique Lorenzo Salvador, du Mouvement des jeunes socialistes. L'expérience du CNR peut par exemple nous aider à faire face aux



ts nous donnent sible !

enjeux environnementaux, le grand combat de notre génération. » Plus concrètement, là où les illustres prédécesseurs ont su construire la Sécurité sociale et les retraites, Vincent Bordenave, responsable national de l'UNEF, voit « dans l'émergence de la jeunesse, ce nouvel âge de la vie, une évolution sociale majeure depuis la Libération » qui nécessite un « statut social pour les jeunes ». Du côté de la Jeunesse ouvrière chrétienne,

Christophe Teixeira retient « la capacité d'action de ces hommes » avec les deux volets du programme du CNR : le « plan d'action immédiate et les mesures à appliquer dès la libération du territoire ». Articuler action et grandes transformations pour l'avenir, qui peut dire que le programme du CNR n'est pas actuel ? ★

CÉDRIC CLÉRIN

cclerin@humadimanche.fr

EN 1944, DES PROPOSITIONS POUR DES « JOURS HEUREUX »

Une organisation rationnelle de l'économie assurant la subordination des intérêts particuliers à l'intérêt général et affranchie de la dictature professionnelle instaurée à l'image des États fascistes.

Le retour à la nation des grands moyens de production monopolisés, fruit du travail commun, des sources d'énergie, des richesses du sous-sol, des compagnies d'assurances et des grandes banques.

Un rajustement important des salaires et la garantie d'un niveau de salaire et de traitement qui assurent à chaque travailleur et à sa famille la sécurité, la dignité et la possibilité d'une vie pleinement humaine.

Un plan complet de sécurité sociale, visant à donner à tous des moyens d'existence, quand ils sont incapables de se les procurer par le travail, avec une gestion appartenant aux représentants des intéressés et de l'État.

Gilles Perret: « Seul le rapport de forces permet des choix ambitieux »



Auteur de « Walter en résistance », « Ma mondialisation » et de « De mémoire d'ouvriers », le documentariste Gilles Perret s'est intéressé dans « les Jours heureux » au programme du CNR. Il explique ses raisons politiques.

HD. Au-delà du nom de programme du CNR, que signifie le titre « les Jours heureux » pour vous ?

GILLES PERRET. C'est un titre optimiste, plein d'espoir. Au moment où ils (les membres du CNR – NDLR) finissent la rédaction de ce programme et l'intitulent « les Jours heureux », ils entrevoient la libération. C'est formidable d'intituler, dans une période aussi noire, un programme politique les « Jours heureux ». Les résistants étaient optimistes. Oserait-on aujourd'hui intituler un programme politique « les Jours heureux » ? Je ne vois pas grand monde capable de le faire.

HD. Pour quelles raisons inscrivez-vous la deuxième partie du film dans le présent ?

« Il faut arrêter de dire qu'on ne peut pas. Il faut juste du courage pour affronter ce qui broie la planète et, notamment la domination de la finance. »

G. P. En découvrant ce texte, j'ai eu l'impression qu'il aurait pu être écrit aujourd'hui. Bien sûr, le vocabulaire n'est pas adapté à notre époque mais les valeurs sur lesquelles il s'appuie ont des résonances dans la société telle qu'on la connaît aujourd'hui. On bénéficie des mesures mises en place dans ce programme. Je voulais aussi questionner la classe politique. Beaucoup s'approprient cette histoire de la Résistance, la mentionnent dans leur discours. C'est toujours glorifiant. Je voulais aussi aller gratter la couche de communication pour voir ce qui se cachait dessous. Je ne suis pas historien. Faire

des films sur l'histoire pour l'histoire ne m'intéresse pas, s'ils ne questionnent pas le présent et le futur.

HD. De quelle manière assumez-vous l'actualité de ce texte dans des contextes national et international complètement différents ?

G. P. Ce programme dit qu'on veut nationaliser l'énergie parce qu'elle doit être un bien commun. Cette question ne doit-elle pas être posée aujourd'hui ? L'une des premières mesures mises en place est de nationaliser les banques et la finance. Ce n'est pas qu'une vision marxiste des choses. Ils savaient bien que l'une des raisons principales du marasme des années 1930 était la crise financière. Ils savaient aussi

que laisser aller la finance sans entraves, sans barrières, entre les mains du privé amenait des bulles spéculatives qui conduisent à la catastrophe. Il y a des résonances avec la

crise financière d'aujourd'hui. C'est un programme du vivre-ensemble. Ces questions sont plus que jamais d'actualité.

HD. Quels regards portez-vous sur les hommes politiques que vous avez rencontrés ?

G. P. D'une manière générale, le fatalisme ambiant me donne envie de leur botter les fesses. « On ne peut rien changer. » « Si je fais ça, les marchés financiers et les agences de notation vont nous taper sur les doigts. » J'ai envie de leur dire : « Vous avez des responsabilités, donc arrêtez de dire que vous n'y pouvez rien. » Je n'en peux plus de ce degré de fatalisme et d'accep-)))



» tation de la situation. Il faut arrêter de dire qu'on ne peut pas. Je voudrais qu'ils suivent l'exemple des résistants. Ils étaient une minorité. Tout le monde leur disait qu'il n'y avait rien à faire. Il faut juste du courage pour affronter ce qui broie la planète aujourd'hui, et notamment la domination de la finance. Même s'ils aiment bien mentionner l'histoire du CNR et de la Résistance, globalement, leur niveau de connaissance sur cette histoire sonne vite creux. Deux personnes, Jean-Luc Mélenchon et Nicolas Dupont-Aignan, sont moins fatalistes. J'ai l'impression de me retrouver dans la Résistance, avec un pan nationaliste dont le sens de l'État pourrait incarner le gaullisme aujourd'hui, et un pan progressiste, communiste et Front de gauche qui dit qu'il faut reprendre du pouvoir sur les questions économiques. Le gros centre mou qui ne remet pas grand-chose en cause, qui va de l'UMP au centre et au PS, est affligeant dans l'abandon du rôle du politique et de son pouvoir. Mais je crois à la politique. Le film est aussi fait pour les réveiller.

HD. Le film nous en apprend-il plus sur le compromis ou les rapports de forces ?

G. P. L'histoire du CNR n'est qu'une histoire de rapports de forces. Le CNR arrive à mettre en place ce programme parce que le rapport de forces est hyperfavorable aux progressistes. La droite s'est vautrée dans la collaboration, le patronat aussi. Ils ne pouvaient que fermer leur bouche à la Libération. Au sein du CNR aussi, il y a eu un rapport de forces. Si on a un programme qu'aujourd'hui on qualifierait d'extrême gauche, c'est qu'en son sein, le CNR n'avait pu trouver que deux membres de la droite. C'est dans le rapport de forces qu'on arrive à quelque chose d'ambitieux. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ

PAR MICHAËL MELINARD

mmelinard@humadimanche.fr

Les Jours heureux, de Gilles Perret.

Sortie en salle le 6 novembre.

Les Amis de l'Huma vous invitent à une projection en avant-première des « Jours heureux », suivie d'un débat avec le réalisateur, Gilles Perret, Léon Landini, résistant, et Laurent Douzou, historien.

Dimanche 3 novembre, à 10 h 30, au cinéma Max-Linder, Paris 9^e, métro Grands-Boulevards.

Réservations possibles au 01 49 22 74 17 ou à amis.huma@humanite.fr

Léon Landini: « Ce programme a été écrit avec du sang »



Résistant et militant communiste, Léon Landini est, avec Stéphane Hessel, Raymond Aubrac et Daniel Cordier, l'une des mémoires conductrices des « Jours heureux ». Avec une vitalité et une verve jamais démenties, il évoque ses souvenirs et l'importance du CNR.

HD. Qu'est-ce que nos contemporains peuvent apprendre du programme du CNR ?

LÉON LANDINI. Le programme du CNR est un tout. Il n'a pas été écrit par des stylos mais par le sang de celles et ceux qui sont tombés pour faire de notre monde un endroit où il ferait bon vivre, pas celui dans lequel nous vivons. C'est l'élément essentiel. C'est pour rapporter l'esprit qui nous animait que je m'adresse à la jeunesse et aux personnes plus âgées. Le film dit que 52 de mes camarades sont morts sous la torture. Pas un seul n'a parlé. Il faut croire qu'il y avait une conviction absolue dans le monde que nous allions laisser à nos survivants. Tout cela a contribué à écrire le programme du Conseil national de la Résistance.

HD. Comment la Résistance vous a-t-elle forgé ?

L. L. Je suis né dans une famille de militants communistes. Mon père avait fui l'Italie, poursuivi par les fascistes. Tout gosse, je vivais là-dedans. Lorsqu'il y avait un illégal à

cacher pendant quelques jours, la fédération du Parti communiste l'envoyait chez nous. J'entendais les discussions qui m'ont forgé. Je me suis formé au jour le jour. L'avantage que j'avais sur beaucoup d'autres, c'est que je savais de naissance. J'ai aussi retiré de la guerre quelque chose d'effroyable.

« Je suis né dans une famille de communistes. Mon père avait fui l'Italie, traqué par les fascistes. Lorsqu'il y avait un illégal à cacher, le Parti nous l'envoyait. »

Tuer n'est pas humain. À 18 ou 19 ans, on part en patrouille en ville en sachant qu'on tuera le premier Allemand ou milicien qu'on trouve. En patrouille, trois fois sur quatre, le Boche était sur mon trottoir. Pris par l'émotion, j'ai vu une fois, pendant quelques secondes, des papillons blancs en sortant ma mitraillette devant un soldat allemand. Je le répète, tuer n'est pas humain. J'ai été élevé dans un mi-

lieu où on m'a toujours appris que, même chez l'homme le pire, il y a encore une partie de bon. Là, il fallait tuer.

HD. Comment fait-on pour se réconcilier après la guerre ?

L. L. Pour l'écrasante majorité, les Allemands avaient été hitlériens. Il était difficile de les accueillir à bras ouverts. Certains sont venus chez moi. Petit à petit, les choses se sont déliées. Des jeunes m'expliquaient qu'ils n'étaient pas responsables du fait que leurs pères avaient été SS. En plus, ils le condamnaient. Mais le commandant en chef de tous les FTP-MOI dans la zone Sud s'appelait Norbert Kugler et il était de Berlin. Des Allemands en armes sont venus nous rejoindre dans le maquis. Mais pendant de très longues années, et cela m'arrive encore parfois aujourd'hui, j'ai des petits frissons quand j'entends parler allemand. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR M. M.